

Jean-Baptiste Del Amo

Pornographia



folio

COLLECTION FOLIO

Jean-Baptiste Del Amo

Pornographia

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2013 et 2014.

Couverture : *Hedychium coronarium*, gravure de George Cooke.
Photo © Florilegius/Leemage.

Jean-Baptiste Del Amo est né en 1981 à Toulouse. *Pornographia* est son troisième roman.

À Laurence, mon amie.

« Parrhasios aima la putain Théodoté
et la peignit nue. »

Pascal QUIGNARD,
Le sexe et l'effroi

Au soir des obsèques, le long du front de mer, je marche à travers les embruns, le fracas des vagues atomisées sur le béton dans le crépuscule, et je laisse mon regard errer à la surface des façades en lambeaux. Au milieu de ceux qu'il me faut désigner comme miens, dans une maison dont les recoins ternes et les odeurs de tiroir ne m'évoquent plus rien, j'ai été saisi d'un malaise. Tout me paraît hostile. Des enfants indistincts jouaient dans l'ombre grise, mais leurs jeux sonnaient faux et l'étain des plats à offrandes tintait sur l'autel lorsque leurs petits pas feutrés glissaient d'une pièce à l'autre. Mes frères fumaient, vautrés dans les fauteuils en rotin, et leurs sourires ravagés m'ont encouragé à me lever. Des écailles de ciment jonchent le sol, crissent sous mes semelles et dévalent la chaussée à chaque bourrasque. Je ne pense à rien, je suis à l'image de ces immeubles dévastés

et graves, un corps désert dont les fondations sont de bois vermoulu, ma chair limée par le sel et le sable. Je déambule sans conscience, étourdi par la certitude de ma présence, la confrontation toujours fuie et âprement désirée avec la ville.

Le soleil déclinant baigne de pourpre les venelles et je marche à la recherche d'un souffle, sous l'effet d'une panique sournoise. Le poids de la ville repose sur ma poitrine et je tape mon torse du poing, au rythme de mes pas, pour forcer la pénétration de cet air abattu après la pluie quand le sol exsude. La peau de mon front, de mes avant-bras, luit, et mon plexus sonne singulièrement sous les coups assenés, sec et creux comme le cuir d'une percussion, ma cage thoracique étrangère sous l'impact du poing. Je hâte le pas en direction du front de mer, pensant que le vent me revigorera. Bien sûr, je me leurre, puisqu'il faudrait, pour recouvrer la souveraineté de mon corps, quitter la ville et non m'y perdre, mais aveuglé par mon orgueil je crois l'asservir et m'obstine à arpenter ses rues engluées de crasse. Mes pas butent contre la caillasse. Sans que je sois en état d'en comprendre la raison profonde, la superbe de

cette ville croulante me fait écho et participe à mon vertige, elle tisonne en moi une volupté inattendue et je ne marche plus désormais à la recherche d'un souffle ou d'une échappatoire, mais dans le seul but d'une jouissance physique par laquelle je me délesterais d'un poids ou de ma conscience de la ville. Je sais possible de rencontrer sur le front de mer des gitons qui, pour quelques dollars, m'aideront à sublimer le tableau sordide de mon retour au pays.

À la tombée de la nuit commencent de luire çà et là des points de lumière en suspension, derniers reflets et lampadaires chevrotants, spectres des phares dans le déclin du jour où rosit la pierre. Longeant le front de mer, je comprends que je ne trouverai nulle part de bouffée salvatrice. Les rafales soufflent sur la ville leur haleine de cyclone, le relent du borbier que les bouches d'égout expectorent en contrebas dans la mer. Le lin de ma chemise colle à ma peau, mais je n'y prête plus attention. Électrisé déjà, je n'ai d'yeux que pour les garçons du bord de mer, leurs torses nus et leurs muscles secs, la saillie de leurs côtes sous l'ovale du sein, l'arrogance mâle avec laquelle ils s'accouident au garde-fou, leurs démarches ostentatoires tandis

que, par instants, une lame engloutit le parapet et pulvérise sur la rue une écume blanche dont jouissent leurs corps tendus dans le fracas. Les ventres se creusent et les torsos se bombent. Certains garçons lèvent par défi leurs bras vers le large et hurlent des cris de guerre. Chacun de leurs gestes excite en moi le désir de cette bave moussant à leurs lèvres et de ces traits de sueur, sillons sur leurs dos burinés.

J'ai délaissé dans la marche la réalité de mon retour au pays. J'ai foré en moi un vide, excavé des abysses; cette terre que j'ai fuie et reniée les comble désormais avec une violence inouïe, cette matière minérale, je m'en sens pénétré, comme gorgé, n'ayant plus à l'égard de moi-même et des adolescents du front de mer qu'un désir aveugle, et je passe en revue la semi-nudité des garçons. L'un d'eux en particulier retient mon attention car il est plus sale et désespéré que tous les autres. Il montre au creux des vagues une colère proche du délire et se jetterait par bravade au bas du parapet, son corps dispersé sur la roche, si des mains ne le retenaient aux épaules et, sous couvert du jeu, ne cherchaient à l'éloigner du garde-fou. Cette insouciance me touche, et je me moque maintenant de ce qui

peut advenir. Dussé-je mourir dans l'instant, je ne cillerais pas.

Je chuchote une offre à l'oreille d'un gosse vêtu de guenilles et j'observe mon petit messenger traverser la route, bondir avec adresse, feinter la valse des voitures, saisir le giton au biceps et enfouir sa bouche noire près du visage qui bientôt me regarde fixement. L'adolescent éclate d'un rire dont je ne perçois rien dans le grondement des vagues. Il me semble même que ce tumulte jaillit de sa bouche, puis il crache au sol un glaviot, saisit cependant d'une main la masse de son sexe devinée sous le tissu mouillé de ses jeans et, de l'autre, me fait signe de le suivre. Nous marchons à distance et, me retournant, je vois s'étioler dans les embruns la silhouette de mon messenger droit comme un sphinx, et sombre, n'ayant plus rien d'un enfant. Je distingue à peine son visage dans le crépuscule, et je crois un instant que le gosse a laissé place à un chien jaune, semblable à ceux qui errent le long du front de mer et meurent d'épuisement, desséchés par le sel des embruns ; mais celui-ci nous fixe et rien, de ces formes longilignes et fauves, ne me permet de distinguer qui, du chien ou de l'enfant, s'incarne dans la silhouette immobile.

Sans doute le passeur finit-il par se désintéresser de nous car, lorsque je me retourne à nouveau, je le vois disparaître à l'angle d'une rue, avalé par la nuit.

Le giton marche d'un pas désinvolte, sans jamais s'inquiéter que je parvienne à le suivre. Son mépris attise mon envie de le rattraper, de le saisir au bras pour lui ordonner de me considérer. Je ne tarde pas à me laisser gagner à nouveau par le besoin de ce corps dont chaque pas me nie, dont je devine l'épaisseur et la densité et le roulement des muscles et le bouillonnement du sang et la chaleur et la convulsion des tripes et le suintement des glandes et l'écoulement de sueur, de salive, de bile et de sperme ; la vie même, le parfait agencement de ces chairs élevées en une cathédrale de fluides et d'organes, en un petit dieu de misère.

Du giton, j'ignore tout, sinon ce que ses poses sur la promenade me laissent supposer. Il sent probablement cet état de tension dans lequel me plongent son indifférence et notre déambulation dans la ville. Il ralentit le pas, s'arrête

pour pisser, interpelle quelques filles accoudées aux rambardes des balcons. La nuit est plus épaisse que la poix, les lampadaires trouent les ténèbres et je suis la proie aimantée par l'appât, galvanisée par la potentialité de sa propre mort. La chambre est pareille à ces paysages inconnus qui se révèlent presque conformes à ce que l'on a imaginé, la différence entre le rêve et la réalité saisissant l'esprit d'un sentiment d'étrangeté. C'est une pièce petite et borgne dont la fenêtre lorgne la rue sans qu'aucune lueur ne parvienne à se glisser jusque-là, et je découvre ce lieu investi par le giton, aménagé même sommairement par ses soins. J'aime le matelas sur le sol, le drap auréolé de crasse, le pantalon de toile jeté sur le dossier d'une chaise, les affiches de base-ball et les lézardes colmatées au ciment. Une moisissure s'étend dans un angle de la pièce, sur le quart d'un pan de mur. Elle trace de larges cercles épais et fibreux et dévale le plancher jusqu'à nos pieds. Cette mousse me semble osciller dans la lumière, passant d'un vert glauque à un gris d'ardoise avec un relent de fongus. Le putain m'observe tandis que je décolle du bout du pied une plaque de parquet pourrissant. Il s'impatiente et me dit de rabattre la porte derrière moi. Tu voudrais pas qu'on me prenne pour un pédé? Je dis non et referme la porte, pensant qu'il verse en guise d'engrais sur

ces spores la sueur de ses aisselles et le jus de ses couilles. Je défais quelques boutons de ma chemise. L'air confiné et la moiteur de la ville m'enveloppent comme une langue chaude. J'avance de quelques pas vers le giton immobile et je vois par la fenêtre un morceau de rue jaune tranché par le mur mitoyen, l'éclat bref d'une voiture. Le désir geint et lancine dans mon ventre, nourri par la puanteur de la chambre, odeur de sexe crasseux, de bois piqué, de fruit talé, d'urine rance, de sueur tropicale. J'éprouve le besoin de me vautrer dans cette souillure, d'en jouir impunément. Je ferais alors de moi un homme libre et dévasté.

La ville et la chambre du garçon me plongent dans cette réalité que j'ai cru pouvoir renier, comme s'il ne tenait qu'à moi d'en douter pour qu'elle s'étirole et disparaisse effectivement. Je cerne l'étendue des années durant lesquelles ce monde en latence a continué d'exister et de se mouvoir. Est-ce moi qui reviens à lui ou est-ce lui qui, de revers, rejaillit en moi ? Ne suis-je jamais parvenu à m'en défaire, n'ai-je jamais été autre chose qu'un enfant du pays ? Cette terre antédiluvienne me survivra. J'y reviens poussé par ce déterminisme qui ramène les tortues majes-